

MARGUERITE, L'UNIVERSITAIRE

Marguerite Gonon, docteur ès Lettres, ingénieur au C.N.R.S., n'a jamais enseigné dans une université. Chercheuse émérite, elle a cependant constamment cotoyé le monde universitaire, participant à de nombreux colloques, congrès ou tables rondes, à maints jurys de thèse, de DEA ou de maîtrise. Elle en a apprécié ses grandeurs et souvent dénoncé ses petites. Surtout, elle s'est intéressée aux étudiants et l'université n'a pas manqué d'adresser à la « grande dame du Forez » de nombreux jeunes en quête de sources et de méthodologie. Je me permettrai ici d'apporter le modeste témoignage de cette disponibilité et de cette aide au chercheur en herbe.

C'était en 1974, je devais présenter un sujet de maîtrise sur « la vie et ses problèmes dans la montagne montbrisonnaise durant la guerre de Cent ans », entrepris sous la direction de Jacques Heers, professeur à Paris IV Sorbonne. Mes sources essentielles consistaient en terriers seigneuriaux, en testaments des paroisses de Roche-en-Forez, d'Essertines-en-Chatelneuf, de Saint-Bonnet-le-Courreau, conservés aux Archives départementales ou dans les fonds de la bibliothèque de la Diana. Par malheur pour moi, elles n'avaient pas encore été ni publiées et mes faibles connaissances en paléographie - les testaments étaient rédigés en trois langues, le latin, le franco-provençal et l'occitan et écrits bien peu lisiblement par les notaires de l'époque - m'interdisaient de les transcrire. Marguerite Gonon accepta aussitôt de le faire pour moi et y ajouta un commentaire très enrichissant. Au mois de mai, avant la soutenance tant redoutée, je lui adressais le manuscrit. Elle me répondit d'une lettre fort aimable. Afin de montrer à tous qui était Marguerite Gonon - on y retrouvera avec gourmandise son parler-vrai, si loin de l'habituelle langue de bois universitaire - et comment elle a pu, auprès de jeunes étudiants, communiquer l'enthousiasme de la recherche et l'amour de la petite patrie, j'ose ici faire référence à cette lettre.

Cher Didier,

Ci-joint critiques, petites ou grosses. En bref, je pense que votre travail satisfera M. H., car il lui permettra de connaître notre pays (où il vient du 7 au 9 juin) avec fruit et plaisir : vous n'êtes pas embêtant.

Mes critiques, à moi qui suis du pays, sont certainement différentes des siennes. Votre travail est bon, vous avez appris des tas de choses, que vous avez non seulement enregistrées, mais comprises et assimilées, en trouvant leurs causes et leurs prolongements.

Votre travail reste encore un peu "scolaire" : vous n'osez pas assez être vous-même et affirmer votre vision personnelle des choses, ce pourquoi votre conclusion manque de hauteur.

Ne croyez pas que je sois "peau de vache" ! Je pense, au contraire, que votre "maîtrise" est pleine de promesses, parce que vous pigez bien, vite et que vous avez de la personnalité. La bouteille viendra après, bien assez tôt sans doute, hélas... Et vous avez une thèse toute trouvée à faire : les deux versants de la montagne. Vous avez assez de documents pour vous en tirer bien ; et les conclusions : différences, ressemblances ; frontières ou pas, seront rudement intéressantes. (...)

Suivent sept pages de remarques critiques, portant sur le style, l'orthographe et le contenu, dont j'extraits encore la conclusion, car elle résume bien la vision de Marguerite Gonon sur le Forez à la fin du Moyen Age.

Je ne pense pas que le terme le plus propre soit celui de "mouvement". Il y a un changement dans les modalités de la vie (pariage¹ dû à l'appauvrissement) mais il n'y a pas de changement profond.

Il n'y a jamais eu de misère totale dans les montagnes : on y mange à sa faim (sauf rares exceptions dont les textes ne nous laissent pas trace) ; on vit très médiocrement, sans numéraire, mais à l'abri du vrai dénuement.

La guerre anglaise et son cortège d'insécurité, d'alourdissement de la fiscalité, les pestes, aggravent la médiocrité. On lutte comme on peut : on fortifie à nouveau les villages (Essertines-Basses²), l'argent est encore plus rare et on vit en pariage.

Mais comme toujours, le paysan fait le gros dos : après ce temps en viendra un autre. C'est là toute sa philosophie et ça le restera jusqu'en 1955³.

La noblesse s'appauvrit en hommes, en argent (les cens rentrent mal et il faut dépenser davantage pour l'équipement militaire) : on fait comme les paysans ; on attend.

Le clergé n'a jamais, semble-t-il, vécu différemment des paysans (moines mis à part) ; la guerre le renforce dans ses préoccupations matérielles. Mais on ne décèle pas encore de remous "théologique".

Le Forez est une province petite, pauvre (sans industrie), à l'écart des grandes voies de communications.

Ce n'est pas de Forez, où tout arrive avec retard et comme assourdi, que partiront les réformes. Il faudra bien plus que la guerre anglaise pour changer les mentalités : les grandes "découvertes".

Les paysans commenceront alors seulement à comprendre lorsqu'ils auront la preuve que les châteaux sont inutiles devant la poudre à canon. Ils se poseront alors la question « à quoi sert la noblesse ? A rien, sinon à nous faire payer des impôts ».

Et d'ailleurs, la noblesse n'est plus la vieille noblesse paysanne celle-là est éteinte. La noblesse sera constituée par des petits-fils de paysans devenus marchands, enrichis dans le négoce (les grands voyages amènent l'or) qui investiront leurs bénéfices en achetant par vanité les anciennes seigneuries, dont ils exigeront les droits avec l'âpreté d'anciens gueux devenus personnages.»

Telle était Marguerite Gonon, une universitaire sans toge, à la fois "savante" (un mot qu'elle n'aimait guère) et pédagogue. Puisse ce souvenir respectueux et affectueux en éveiller d'autres et donner le goût de la recherche aux enseignants comme aux étudiants.

Didier NOURRISSON,

professeur des Universités

¹ Le pariage est un mode vie communautaire et d'exploitation collective du patrimoine.

² Les travaux archéologiques sur le site d'Essertines-Basses entrepris sous l'égide de Melle Piponnier ont alors à peine commencé.

³ Il semble bien en effet que ce soit avec l'instauration du Marché commun et la mise en place d'une PAC (Politique Agricole Commune) que le paysan devenu « agriculteur » ait changé singulièrement de mentalité.